

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



En avoir ou pas

Anton Anghel, *Fortuna Star*, Montréal, VLB, 1993, 496 p.

Jean-François Somain, *Le soleil de Gauguin*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1993, 252 p.

Désirée Szucsany, *Beau soir pour mourir*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 206 p.

Francine Bordeleau

Numéro 71, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1993). Compte rendu de [En avoir ou pas / Anton Anghel, *Fortuna Star*, Montréal, VLB, 1993, 496 p. / Jean-François Somain, *Le soleil de Gauguin*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1993, 252 p. / Désirée Szucsany, *Beau soir pour mourir*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 206 p.] *Lettres québécoises*, (71), 19–20.

Anton Anghel, *Fortuna Star*, Montréal, VLB, 1993, 496 p., 24,95 \$.

Jean-François Somain, *Le soleil de Gauguin*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1993, 252 p., 18,95 \$.

Désirée Szucsany, *Beau soir pour mourir*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 206 p., 19,95 \$.



En avoir ou pas

Le pouvoir, ceux qui l'exercent, ceux qui n'en ont pas : tout est là.

Anghel, Somain et Szucsany explorent ce thème encore peu visité par les écrivains québécois. Intéressant..

ROMAN

Francine Bordeleau

FORTUNA STAR, LE SOLEIL DE GAUGUIN ET BEAU SOIR POUR MOURIR : voilà trois romans qui rivalisent d'audace et se démarquent sensiblement du reste de la production québécoise. Sans aucun doute reflète de nouvelles tendances, ces fictions sont des contes philosophiques témoignant d'une difficile fin de siècle.

Une critique du Capital

Premier livre d'Anton Anghel, un ressortissant roumain, *Fortuna Star* est sans contredit l'un des romans les plus libres, les plus subversifs et les plus truculents de toute notre littérature.

Cet homme, on le pressent, a beaucoup lu, beaucoup vécu, et tout compris du «système». La grande affaire, c'est le pouvoir, et il s'emploie à le démontrer en près de 500 pages bien pimentées.

Cette histoire peuplée de personnages volontairement stéréotypés est en vérité absolument délirante. Voici d'abord le héros, Alex Bandera, un truand haut de gamme — pas un de ces petits minables qui surnagent en écoulant putes, mauvaise coke ou cigarettes de contrebande — doté d'une intelligence supérieure, d'une pilosité brune et d'une stature carrée. Et voilà son *alter ego* féminin : Sonia Schneider, une sublime déesse blonde de 1,85 m.

À leurs côtés, leurs amis, Théo Vaida, Stalin, Rocco Damiani, Musulinu et Nastasia. La bande projetée de voler 40 millions de dollars cachés dans les caves de l'édifice du «Fortuna Star», une forteresse bien gardée dressée en plein cœur de Montréal; elle réussit son coup, mais se fait subtiliser le magot par Herman Reig, un ex-policier corrompu et dégoûtant. Commence dès lors une chasse à l'homme et aux dollars avec le secours aussi inattendu qu'inestimable de Virgil Bérubé dit le Poète, un doux hurluberlu qui se croit au XIII^e siècle, en pleine Guerre sainte.

Ce résumé ne dit pas grand-chose des véritables enjeux de *Fortuna Star*, qui n'est pas tant l'histoire d'un vol ambitieux que l'iconoclaste dévoilement des mécanismes qui fondent le monde. Que soutient Anton Anghel ? Qu'il y a deux façons d'être libre : soit en étant assez puissant

pour faire subir son pouvoir aux autres, soit en ayant la possibilité de s'exclure des rapports de pouvoir à la base du Capital. Mais dans un cas comme dans l'autre il faut de l'argent, qui ne s'obtient pas par le travail, le salaire, maigre compensation versée aux esclaves et servant plutôt à camoufler les rapports de pouvoir.

Les esclaves, ce sont les gens honnêtes : ils «ne sont en réalité que des gens obéissants», qui «respectent les normes par peur des sanctions». Ce sont aussi les femmes; sans véritable pouvoir politique ou financier, elles en sont toujours réduites à monnayer leur beauté au plus offrant. À cet égard, le personnage de Sonia Schneider est exemplaire : «La pauvreté m'enlève la possibilité de dire oui et, plus grave encore, la possibilité de dire non. Une sorte de pantin, pardi ! Un pantin qu'on garde à quatre pattes, à tout point de vue.»

Sade revu et corrigé

Anghel fait en outre sienne l'idée, développée par Sade, que la sexualité est le lieu privilégié de l'exercice du pouvoir. Quoi d'autre, en effet, que le corps à corps pour prouver sa suprématie ? Aussi, dans *Fortuna Star*, qui se fait par moments un véritable répertoire des perversions sexuelles (mais qu'est-ce au juste qu'une perversion ?), baise-t-on à qui mieux mieux. Dans le meilleur des cas, l'autre sert de médiation entre son propre sexe et le monde; mais généralement il est simple objet d'assouvissement.

Cette idée, on la retrouve aussi dans *Le soleil de Gauguin*, de Jean-François Somain, qui entend se livrer ici à une critique des médias. Ce que veut démontrer l'auteur, c'est que les informations qui parviennent au public ne sont ni neutres ni objectives et qu'elles ne reflètent pas la réalité telle qu'elle est mais bien les intérêts des propriétaires des médias. Mais ce propos assez éculé, qui est apparemment le message fondamental de ce 24^e titre de Somain (qui a atteint une certaine renommée avec *La vraie couleur du caméléon*, publié chez Tisseyre



Anton Anghel



Jean-François Somain



en 1991), est en outre servi par une abondance de lieux communs : «La presse donne-t-elle vraiment aux citoyens des moyens d'action, ou en fait-elle simplement des spectateurs qui ont l'illusion d'avoir accès au pouvoir ?» s'interroge un personnage pourtant rompu à toutes les ficelles du métier. Et le roman serait somme toute presque insignifiant si, en parallèle, ne se déroulait une autre histoire.

Celle-ci prend appui sur Jean-Marc Hubert, un grossiste dans le secteur alimentaire lié à Pierre Dumoulin, puissant propriétaire de Média Ltée, sa maîtresse Carole Girouard et le criminaliste Roger Larsson. Ce dernier est sans aucun doute le personnage le plus fascinant du roman. Jetant un regard d'entomologiste sur ses congénères, persuadé qu'«on ne comprend rien aux êtres humains si on n'examine pas leurs monstres», insensible aux bonnes causes parce que «le fanatisme s'associe très bien» à elles, Larsson est fasciné par la torture et tente de comprendre la part de souffrance et de jouissance qu'elle recèle.

Il en est de même pour Jean-Marc Hubert. Mais lui, passe-t-il à l'acte ? En tout cas une scène compromettante enregistrée sur vidéocassette — rien de moins que l'exécution en public, lors d'une soirée sado-maso réunissant des invités triés sur le volet, d'une prostituée sous le regard vide et halluciné de Carole — permet de s'interroger.

On peut vouloir comprendre le phénomène nazi et abhorrer le bruit des bottes : telle est l'attitude de Larsson face à la torture, ultime moyen d'exercice du pouvoir. Si Somain avait eu l'audace d'exploiter ce filon jusqu'au bout, *Le soleil de Gauguin* aurait été une œuvre puissante et riche. Il cède malheureusement à la tentation de la superficialité en faisant d'Hubert, ce jouisseur primaire, un tortionnaire du dimanche. Le personnage est toutefois réaliste, qui a l'inculture et la vulgarité de ceux dont le pouvoir provient de l'argent seul.

Ce récit intéressant mais à moitié réussi — quel personnage insignifiant (non pas banal ou inconsistant, mais insignifiant au sens propre du mot, c'est-à-dire «sans réelle signification») que cette Carole, présentée pourtant comme le pivot de l'histoire; que de scènes cucul; que d'in vraisemblances psychologiques... — a d'autres défauts. Ainsi Somain, pour illustrer comment on manipule la nouvelle, fait allusion à ce qui est désormais connu comme «la rumeur du KGB»; celle qui veut que les États-Unis aient été impliqués dans un trafic d'enfants paraguayens enlevés et tués pour l'utilisation de leurs organes à des fins de transplantation. La preuve qu'il s'agissait là d'une «opération de désinformation du KGB», prétend Somain, c'est que «tous les spécialistes savaient bien que les cœurs et les reins d'enfants ne pouvaient pas être greffés sur des adultes». Or, cette explication est fautive; en outre, selon le quotidien *Le Monde*, qui a fait enquête, cela n'est pas une rumeur mais un fait. Ailleurs, Somain parle du supplice chinois des «cent morceaux», et explique ainsi l'extase qui marque le visage de certains suppliciés : «l'excès de souffrance peut se muer en un plaisir intense, par un abus de tension nerveuse, quand l'organisme entier lutte puis se résigne». Affirmation douteuse qui peut justifier n'importe quoi : en fait on donnait de l'opium au supplicié pour atténuer la douleur — pas par compassion, mais pour retarder le moment de la mort —, et l'air d'«extase» est donc plutôt attribuable à la drogue; comment Somain peut-il l'ignorer ?

Le vrai monde ?

Contrairement aux romans d'Anghel et de Somain, *Beau soir pour mourir*, sixième livre de Désirée Szucsany, ne comporte pas d'histoire proprement dite. Ou si peu. Il y a surtout des personnages : la Dolce, le tio, Kunel, qui se suicide, Boris, Adrienne, avec son cancer et sa phlébite, une vraie mère qui prévient les résidants de sa rue lorsque se pointe l'agent de la circulation... Scènes de vie dans un quartier populaire de Montréal : on va au vernissage d'un peintre obscur; on déménage; on manque de se faire avoir par «le type de Meubles et Meubles usagés»; on baise; on cherche un emploi... On se débrouille comme on peut : «Ils étaient pauvres comme la gale. Pour boucler le budget, ils auraient travaillé comme des imbéciles, répété des âneries dans un bureau, vendu de l'essence dans une station, essuyé des pare-brise crottés. Vendu des disques aux gens qui sortent du bureau le jeudi soir et se tapent toutes les boutiques de la Catherine aussitôt après avoir encaissé leur chèque de paye, un misérable deux cents tomates, bouffé par l'impôt par-dessus le marché ! avait souligné Charlie boy au souper de Noël, histoire de remettre la Dolce dans la réalité.»

L'écriture de Désirée Szucsany est incomparable. Ce roman raconte quoi ? On se devine dans un quartier multiethnique de la métropole, en compagnie d'exclus du pouvoir; ils ont une gouaille qui rappelle un peu les Malaussène, cette famille inventée par le romancier français Daniel Pennac. Mais *Beau soir pour mourir*, qui relate l'existence quotidienne de gens ordinaires à la manière d'un conte de fées — mais un conte de fées inversé —, est dépourvu de ces repères habituels que sont les notations psychologiques, les descriptions, l'anecdote. Ses personnages habitent pourtant un univers concret de tôle et de béton, et sont eux-mêmes tout aussi concrets. Le style de Szucsany, déconcertant et superbe d'invention, donne cependant à lire une réalité légèrement *décalée* et floue, rendue étrange par l'écriture même.

Il en résulte un récit atypique dont les paramètres nous sont, comme au cinéma, à la fois familiers et étrangers. Alors que *Fortuna Star* et *Le soleil de Gauguin* sont des romans à message sans valeur littéraire particulière — le but de leurs auteurs n'est pas de réinventer la littérature, mais de provoquer le lecteur ou d'émettre des idées —, *Beau soir pour mourir* apparaît comme un brillant exercice de style et un roman à l'écriture résolument moderne. Du grand art, vraiment.



Désirée Szucsany